

# HOMOSEXUALITÉ

Article écrit par Frédéric MARTEL

## Prise de vue

Les liens amoureux et sexuels entre personnes de même sexe peuvent être ritualisés, condamnés, marginalisés ou tolérés, mais leur présence dans toute société, jusque dans celles qui les nient avec le plus de force, confirme en fait l'universalité de ces « pratiques ». Tout comme leur sort social, leur désignation a profondément varié selon les époques, et le terme d'homosexualité, d'origine médicale, qui recouvre communément leur réalité actuelle, ne date que du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce mot et le savoir qu'il supposait n'en ont pas moins préparé et peut-être même provoqué, en Occident, la singulière prise de conscience d'un grand nombre d'hommes et de femmes qui sont parvenus, en l'espace d'une centaine d'années, à faire reculer peu à peu dans leurs sociétés les discours pathologique, policier et moraliste, au profit d'une reconnaissance de l'orientation sexuelle comme d'une liberté fondamentale de la personne. La question de l'homosexualité n'est donc pas compréhensible si elle est détachée de l'histoire plus générale de la constitution du sujet dans la civilisation occidentale, qui trouve son aboutissement dans la notion d'individu libre, pensé à la fois comme citoyen et comme personne.

De ce point de vue, elle peut être rapprochée de trois autres questions qui elles aussi ont été posées en termes d'émancipation, de reconnaissance plénière de droits, à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : la question noire, la question juive et la question des femmes. Ces quatre questions, qui ont emprunté chacune des chemins bien différents au cours des deux siècles suivants, se retrouvent en effet dans la contestation d'un ordre ancien des choses qui a perduré, voire encore prospéré, malgré les proclamations de principe inspirées des Lumières : un ordre fondé sur des discriminations visant la race, la religion, le sexe et les mœurs des individus, sur l'idée d'une loi au seul service de l'homme blanc, chrétien et père de famille. Il n'y a pas lieu ici de rappeler les multiples épisodes qui marquèrent chacun de ces combats, dont aucun n'est aujourd'hui vraiment terminé, puisqu'il s'agit dans chaque cas de lutter contre des haines et des préjugés qui ne cessent de renaître au gré des événements. Il faut seulement souligner le fait que, pour ce qui est de la question homosexuelle, le tournant principal de son histoire, marqué par ses premières victoires symboliques et juridiques, ne s'opère en Occident que dans le dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, à la fin des années 1960, au point qu'il est possible de scinder cette histoire en deux époques, avec pour ligne de fracture le tournant « 1968-1969 ». Retracer, en nous arrêtant à l'Occident, les grandes lignes de cette histoire est tout l'objet des développements qui suivent.

## I-Les multiples approches de la question

Singulière, cette histoire mérite d'être retracée, mais elle englobe tellement d'aspects qu'aucun savoir constitué ne peut prétendre en rendre compte à lui tout seul. Il faut mesurer combien cette histoire, qui reste très largement à écrire, n'est pas, en tout cas, une histoire spécifique. Elle est par nature interdisciplinaire. Elle concerne l'histoire de la vie privée, l'histoire du droit et des châtements, l'histoire des femmes, l'histoire de la médecine et de la santé, l'histoire de la psychiatrie, l'histoire de l'art, enfin, pour reprendre l'expression de Michel Foucault, l'histoire de la sexualité. Il faudrait donc à la fois forger des techniques historiques nouvelles pour la construire et emprunter aux différentes disciplines existantes pour espérer progresser, sans parler de la faiblesse des sources.

Certains auteurs, conscients de ces difficultés, ont délibérément choisi des approches limitées aux sources les plus évidentes. Une possibilité, classique, fut de suivre l'évolution des discours sur l'amour entre personnes du même sexe à travers la littérature et la philosophie : une histoire a pu alors être esquissée qui conduit, en philosophie, du *Banquet* de Platon (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) à l'*Essai sur la pédérastie* de Bentham (1785, publié seulement en 1982), et, en littérature, des poèmes d'Ovide à ceux de Verlaine et de Rimbaud, en passant par les vers cryptés de Villon et les *Sonnets* de Shakespeare (1609) ; ou encore, pour le XX<sup>e</sup> siècle, de *Maurice* de E. M. Forster (1914, publié seulement en 1971) aux *Garçons* de Montherlant (1969), des textes féminins de Colette, de Gertrude Stein ou de Virginia Woolf jusqu'à l'*Alexis* de Marguerite Yourcenar (1929), sans oublier les récits à clés d'Aragon, ou encore *Incidents*, journal intime de Roland Barthes (1987).

Une autre façon d'envisager l'histoire de la question depuis le monde ancien jusqu'au monde moderne est de la suivre sous l'angle des « amitiés particulières ». Une réflexion sur « l'homosexualité qui ne dit pas son nom » de l'Antiquité au XIX<sup>e</sup> siècle doit faire une grande place à ces figures de légende. Et, en la matière, les exemples ne manquent pas, que ce soient le couple mythologique formé par Zeus et Ganymède ; les guerriers

Achille et Patrocle dans *L'Illiade* ; les amants devenus héros de la démocratie athénienne, les tyrannoctones Harmodios et Aristogiton (l'adulte et l'éphèbe) ; l'empereur Hadrien et son amant grec, l'esclave Antinoüs. Pour l'Europe après 1500, citons le roi de France Henri III et ses « mignons », et les nombreuses figures princières ou royales auxquelles s'est longtemps bornée l'historiographie : Louis XIII ; Monsieur, frère du roi Louis XIV ; Frédéric II de Prusse ; enfin Louis II de Bavière, le plus tourmenté de ces personnages ambigus.

On peut encore imaginer une autre histoire qui prendrait en compte cette fois le vocabulaire concernant l'homosexualité. Cette voie a également été suivie par plusieurs auteurs. Comment les homosexuels ont-ils été appelés ? Comment se sont-ils eux-mêmes nommés ? L'enjeu du mot a son importance. Et il est en effet intéressant de suivre les qualificatifs anciens : « bougre » (utilisé au XIV<sup>e</sup> siècle), « bardache » (pour évoquer l'homosexualité passive jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle), « antiphysique » (XVIII<sup>e</sup>), « uraniste » (XIX<sup>e</sup> siècle) ou encore étudier les expressions imagées comme « les gens de la manchette » ou « les gens de la jaquette flottante »... Le terme homosexuel, lui-même, n'apparaît qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est selon toute vraisemblance introduit en 1869 par Karoly Maria Kertbeny, pseudonyme de l'écrivain et médecin hongrois K. M. Benkert. Le mot a connu un succès croissant, et international, au point qu'il est devenu un terme du langage courant au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Après la Seconde Guerre mondiale, les homosexuels utilisent encore entre eux, comme s'il s'agissait d'une appartenance à une société secrète ou à une confrérie, des expressions comme « être comme ça » ou « en être » (déjà fréquente chez Proust) ou « avoir des tendances », tandis que le grand public, qui n'aime pas les nuances et se nourrit de clichés, parle de « poisse ». André Gide, pour sa part, aime en particulier la distinction en trois catégories sur laquelle il revient dans son *Journal* : le pédéraste (qui aime les jeunes gens, en tout cas les hommes plus jeunes que lui), le sodomite (qui aime pénétrer les hommes) et l'inverti (qui aime être pénétré). Après l'apparition de mots comme « homophiles » (néologisme notamment utilisé par l'association homosexuelle française Arcadie dans les années 1950, censé ne pas réduire les personnes concernées à leur seule dimension sexuelle), on a vu surgir le terme « homosuel » d'Yves Navarre dans les années 1970, puis bientôt ceux de « folle », et surtout de « pédé », à l'origine de l'ordre de l'insulte mais repris ensuite par autodénigrement par les militants des années 1970. C'est aussi à cette époque que le terme d'origine américaine « gay » est apparu en France : francisé (le journal *Gai Pied*) ou non (la marche annuelle de la *gay pride*), c'est un terme non péjoratif qui connaît une forte diffusion à partir de la fin des années 1970. Il a été construit en opposition au terme américain *straight* (droit, régulier). Les termes américains *queen* (folle) et surtout *queer* (bizarre) sont moins répandus en France mais attestent à la fois de l'influence américaine en matière d'homosexualité et de l'importance encore attachée par les homosexuels à la manière de se nommer eux-mêmes.

L'homosexualité, comme sentiment d'appartenance à un groupe déterminé, n'est pas une constante transhistorique. Longtemps elle n'a pas existé en tant que telle, ni comme mot, ni comme vécu, ni bien sûr comme identité. Confondue sous l'Antiquité avec l'amitié, la bisexualité ou la pédérastie (qui avait alors une valeur positive), elle n'est dénoncée et définie que peu à peu avec le christianisme, et n'est véritablement nommée qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est cette évolution qui sera retracée à grands traits dans les développements qui suivent.



### *Érastès et éromènes, céramique grecque*

Érastès et éromènes s'embrassant sur la palestre. Vase attique à figure rouge, peint par Smikros, vers 510 avant J.-C. La pédérastie des Grecs n'aide sûrement pas à comprendre l'homosexualité contemporaine. L'affirmation d'une identité sexuelle propre à chaque sujet est l'un des plus puissants effets de miroir que l'individualisme moderne ait produit. (P. Baguzzi/ AKG)

## II-L'Antiquité grecque et romaine

Pour comprendre les pratiques homosexuelles dans l'Antiquité, l'une des portes d'entrée les plus passionnantes reste l'ouvrage classique de l'historien Kenneth J. Dover, *Homosexualité grecque*. Au-delà de ses mérites et de l'érudition de son auteur, ce livre a la particularité d'être un exercice utile de démythification d'une période longtemps considérée comme un « âge d'or » de l'homosexualité. Certes, Dover et de nombreux autres auteurs après lui, notamment Claude Mossé et Paul Veyne, mettent bien en lumière l'existence de rapports sexuels fréquents entre individus de sexe masculin dans l'Antiquité. Et lorsqu'on voit sur un vase un jeune homme donner un lièvre à un garçon, c'est bien d'un cadeau d'amour qu'il s'agit ; ou quand un garçon caresse le menton d'un autre, c'est bien d'une proposition dont il est question. Toute une littérature évoque d'ailleurs l'amour des garçons, depuis Platon (*Le Banquet*, *Phèdre*), jusqu'à Plutarque (*Dialogue de l'amour*). Mais Dover montre très bien qu'il y a une grande différence entre le rapport sexuel avec une personne de son sexe et la situation qui consiste à « aimer » le même sexe. Dans la société grecque classique, les rapports

charnels entre individus de sexe masculin étaient très codifiés et très hiérarchisés. Il y avait surtout la distinction, dans l'éthique grecque, entre le rôle actif et valorisé de l'éraсте, qui prenait l'initiative de la conquête amoureuse, et le rôle passif de l'éromène, le partenaire le plus jeune, objet du désir. Pour les adolescents, la passivité était tout simplement une étape normale de leur préparation à la vie d'homme. Pour autant, il serait réducteur de soutenir que ces pratiques se justifiaient uniquement par leur usage initiatique, en tant que rites de passage dans la société des adultes. Une multitude de textes et de représentations iconographiques indiquent que dans la Grèce classique et, plus tard, dans le monde hellénisé, ces pratiques sont d'une fréquence, d'une banalité et d'une visibilité telles qu'elles ne cadrent absolument plus avec une explication rituelle. Elles disent plus simplement le statut socialement privilégié des rapports sexuels masculins dans cette civilisation d'avant le péché.

Ces relations prendront une forme encore différente dans le monde romain : des garçons libres de Grèce initiés par leurs aînés, compagnons de jeunesse ou d'armes célébrés et recherchés pour leur beauté parce qu'ils offrent un idéal de perfection au monde masculin de la cité, on passe au modèle de la puissance absolue du maître romain sur sa maison : femmes, enfants et esclaves. Toutefois, l'hellénisation de la société romaine transparaît clairement dans l'exemple célèbre de la relation d'amour entre l'empereur Hadrien et Antinoüs, l'éphèbe grec (relation magnifiée dans *l'Histoire auguste* au IV<sup>e</sup> siècle, dont Marguerite Yourcenar s'inspirera pour *Les Mémoires d'Hadrien*)

Dans tous les cas, en Grèce comme à Rome, l'homme qui désire un autre homme ne fait pas, selon Dover, une expérience assimilable à ce que nous appelons aujourd'hui « homosexualité ». L'alternative qui voudrait qu'une personne soit hétérosexuelle ou homosexuelle n'est pas alors concevable. S'il y eut probablement, comme partout ailleurs, des cas d'attachement sexuel plus intense entre certains « porteurs de barbes », ceux-ci restèrent secrets car ils n'étaient nullement encouragés par la société. Dans la vie publique, les hommes libres, qui constituaient le petit nombre des citoyens de plein droit, se devaient de rester virils et « actifs », qu'ils fussent en relation avec des esclaves, de jeunes adolescents ou des femmes. Jamais, de toute manière, ils n'excluaient les rapports avec les femmes. Les actes sexuels avec des partenaires de même sexe n'avaient donc pas une valeur exclusive et encore moins « identitaire ». C'est pourquoi on peut affirmer en ce sens que « l'homosexuel » n'existe pas dans l'Antiquité.

Comme le souligne également l'historien Paul Veyne, ce que nous savons de l'Antiquité classique témoigne non pas d'une homosexualité opposée à l'hétérosexualité, mais de « comportements » homosexuels liés à certains âges de la vie ou à certaines circonstances qui n'excluaient pas chez les mêmes individus des pratiques hétérosexuelles concurrentes.

Ce détour par l'Antiquité est très utile enfin pour comprendre la situation actuelle qui demeure dans bien des pays du monde, et notamment dans les pays musulmans, où une sexualité entre individus de même sexe, qu'elle soit d'initiation, de substitution ou tout simplement occasionnelle et clandestine, existe bien, sans être revendiquée comme une liberté ou présentée comme un choix de vie légitime. Ceux qui accomplissent ces actes, dans des sociétés qui restent par ailleurs extrêmement répressives à l'égard de l'homosexualité, ne s'éprouvent souvent pas non plus comme homosexuels.

### III-La répression de l'Église et de l'État : le temps du péché

Par rapport à l'Antiquité grecque et romaine, l'établissement du christianisme à Rome marque en Occident le véritable début de la condamnation des pratiques entre hommes – laquelle devait perdurer dans l'Europe christianisée jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. D'une manière globale, sous l'influence du christianisme lui-même héritier des interdits du judaïsme, une morale sexuelle beaucoup plus rigoureuse s'installe, ou du moins s'amplifie car John Boswell a montré qu'elle existait quelquefois antérieurement au début de l'ère chrétienne, notamment chez les stoïciens et les pythagoriciens : les rapports sexuels sont peu à peu limités au cadre du mariage, l'adultère est interdit ainsi que toutes les conduites non procréatrices. Cette morale chrétienne se durcit un peu plus à partir du IV<sup>e</sup> siècle, tant du point de vue des impératifs du couple (dont celui de la virginité avant le mariage) que du point de vue de la répression des « invertis » (lois romaines des IV<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles). C'est le temps du péché.

La Bible, tout comme le Coran, condamne très fermement l'homosexualité. Dans l'Ancien Testament, les chapitres XVIII et XIX de la Genèse content l'histoire de Sodome et de Gomorrhe, deux villes détruites par une pluie de soufre et de feu envoyée par Dieu pour châtier ses habitants pour leurs péchés, résumés plus tard par la tradition chrétienne par le mot « sodomie ». Plus explicites encore sont les interdits du Lévitique, XVIII, 22 : « Tu ne coucheras point avec un homme comme on couche avec une femme. C'est une abomination », et XX, 13 : « Si un homme couche avec un homme comme on couche avec une femme, ils ont fait tous deux une

chose abominable ; ils seront punis de mort : leur sang retombera sur eux. » Dans le Nouveau Testament, seul l'apôtre Paul, dans l'Épître aux Romains, I, 24-27, condamne ces pratiques, comme signes de l'idolâtrie païenne : « C'est pourquoi Dieu les a livrés à des passions infâmes : car leurs femmes ont changé l'usage naturel en celui qui est contre nature ; et de même les hommes, abandonnant l'usage naturel de la femme, se sont enflammés dans leur désir les uns pour les autres, commettant homme avec homme des choses infâmes... » Cette condamnation sera reprise par les Pères de l'Église, puis par les théologiens et les juristes. Saint Augustin et, plus tard, saint Thomas d'Aquin seront très sévères à l'égard de la sodomie, qui tend au Moyen Âge à désigner tous les actes sexuels dénués de finalité procréatrice : coït interrompu, masturbation, fellation, coït anal, coït entre les cuisses, bestialité.

La répression de l'homosexualité surtout masculine s'accroît entre le VIII<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle (Boswell tient le XII<sup>e</sup> siècle pour décisif) avec la promulgation de lois contre la sodomie punie de la peine de mort. Les peines seront encore renforcées et se diversifieront par la suite, frappant les sodomites pour hérésie ou crime de lèse-majesté divine et royale à partir de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. D'une manière globale, cette répression de l'homosexualité perdurera jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un peu plus tard pour certains pays occidentaux. En France la dernière exécution par le feu a lieu en 1783. Si la justice réduit son zèle contre les « gens du commun » à cette époque (la noblesse n'ayant quant à elle presque jamais été inquiétée), une répression policière mêlant arrestations, chantage et fichage prend efficacement le relais.

Sous l'influence des philosophes des Lumières, en particulier de Voltaire, le Code pénal révolutionnaire de 1791 et le Code pénal napoléonien de 1810 – que l'on doit notamment à Cambacérès, lui-même homosexuel – dépenalisent officiellement l'homosexualité en France en abandonnant le crime de sodomie. En suivant le modèle français, plusieurs pays occidentaux diminuent assez rapidement les peines frappant les homosexuels, à commencer par la peine de mort qu'ils suppriment. Cependant d'autres pays conserveront ou créeront des dispositions pénales spécifiques pour réprimer l'homosexualité. Le Royaume-Uni se montrera sévère tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle : une exécution capitale a encore lieu en 1835. La répression de la « débauche contre nature », adoptée par la Prusse en 1851, sera étendue à l'empire allemand en 1872 par le paragraphe 175 du Code pénal impérial, abrogé seulement en 1969. Même en l'absence de telles dispositions, d'autres formes de répression apparaissent contre les pratiques homosexuelles, y compris en France tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, et durant une bonne partie encore du XX<sup>e</sup> siècle.

## IV-Le XIX<sup>e</sup> siècle aliéniste

L'apport des auteurs qui se sont penchés sur le XIX<sup>e</sup> siècle est essentiel, et parmi eux bien sûr celui de Michel Foucault dans *La Volonté de savoir*. Le philosophe a tenté de comprendre comment les comportements homosexuels restent des « problèmes » au XIX<sup>e</sup> siècle et donnent même lieu à des multitudes d'analyses qui constituent autant d'objets de savoir. Foucault parle de « l'entrée bruyante » au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle de l'homosexualité dans la réflexion médicale. Ce tournant permet de faire des relations homosexuelles une pathologie et aux psychiatres de prendre le relais des prêtres et des policiers. Ils ont alors à leur disposition un mot nouveau, « homosexuel », inventé on l'a dit en 1869 par le médecin autrichien Benkert et très vite diffusé, justement, par l'intermédiaire des études médicales, même s'il reste concurrencé par les termes d'inverti, d'uranien ou uraniste.

Il serait vain de revenir longuement sur les discours médicaux du XIX<sup>e</sup> siècle qui traitent de l'homosexualité avec une insistance tournant à l'obsession et sur la multiplication des études psychiatriques qui « analysent » l'homosexualité en termes de « dégénérescence » physique et morale, héréditaire ou acquise. Dans des recensions ironiques, les écrivains Dominique Fernandez et surtout Jean-Paul Aron ont donné la parole à ces étonnants médecins et ont sorti de l'oubli cette littérature sinistre.

De ce point de vue, le médecin allemand Magnus Hirschfeld (1868-1935) apparaît comme une exception : définissant un « troisième sexe » composé d'hommes de dispositions sexuelles féminines, ses études veulent montrer que l'homosexualité est constitutionnellement déterminée, donc innée, non modifiable et par conséquent non répréhensible. Hirschfeld sera l'un des plus actifs militants en faveur de la dépenalisation de l'homosexualité, au nom de la science, non du principe juridique de non-discrimination. De son côté, Sigmund Freud, dans ses *Trois Essais sur la théorie sexuelle* parus en 1905, s'oppose à ce déterminisme biologique et soutient un schéma d'explication où l'homosexualité est acquise dans le développement personnel, du fait de la constitution fondamentalement ambivalente du sujet, de la bisexualité originelle de l'être humain. Pour la plupart des psychiatres, si l'homosexualité n'est plus un crime, elle devient une maladie ou au mieux une anomalie – ce qui n'est qu'un progrès relatif. L'homosexuel est rangé parmi les victimes de pathologies perverses. Considéré comme un malade ou un inadapté, l'examen et le traitement de son cas relèvent de la clinique.



## Magnus Hirschfeld

Fondateur de l'Institut de science sexuelle à Berlin en 1919, Magnus Hirschfeld (1868-1935) lutte au nom de la science pour dépénaliser l'homosexualité. Il a exercé une influence importante dans la prise de conscience de leur communauté de destin par les homosexuels. (Bildarchiv Pisarek/ AKG)

Pourtant, à travers ces études et cette définition de l'homosexualité (non plus en termes de « pratiques » ou d'« actes » comme c'était le cas auparavant, mais en termes de constitution psychique malade), se constitue l'idée de l'homosexuel comme individu singulier, et de l'homosexualité comme trait distinctif d'un groupe. Face aux discours psychiatriques qui les constituaient en « espèce », les homosexuels ont d'abord choisi de se cacher ou de se confesser (aveux poignants et déchirants qui vont constituer le cœur de la réflexion de Michel Foucault). Bientôt pourtant, ils vont se réunir collectivement sous des formes variées. Voilà comment, et aussi paradoxal que cela paraisse, le langage psychiatrique donne corps à l'idée des homosexuels comme groupe.

## V-Un siècle de combat

Bientôt, en effet, on voit apparaître à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> les premières revendications et les premières tentatives d'organisations collectives. Certes la plupart de ses groupes seront clandestins ou peu développés, mais certains d'entre eux, à commencer par celui de Magnus Hirschfeld, connaîtront un succès durable et serviront de modèle (les nazis mettront un terme à son travail en Allemagne, dès leur arrivée au pouvoir). De telles initiatives imprégneront durablement la mémoire collective des homosexuels avant la Seconde Guerre mondiale, parallèlement au travail des écrivains, et notamment l'itinéraire d'un Oscar Wilde (depuis son procès en 1895 jusqu'au récit bouleversant *De Profundis*), le courage d'un André Gide (*Corydon*, défense et illustration de la pédérastie qui rappelle les dialogues de Platon, et surtout le récit autobiographique *Si le grain ne meurt*), et bien sûr les codes et les « clés » du modèle Proustien – repère social à lui seul pour des générations d'homosexuels.

Ce qui est décisif entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, c'est que les « homosexuels » arrivent désormais à se penser en tant que tels : ils ont pris conscience de leur singularité. Entre la profusion médicale de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et les mouvements contestataires des années 1960, les années 1900-1950 constituent donc bel et bien une phase de transition importante. Des études plus précises sur les années 1920 et 1930 (par exemple l'étude historique de Florence Tamagne) montrent, tout particulièrement en Allemagne et en premier lieu à Berlin, les premiers signes de formation d'une « communauté » homosexuelle : la multiplication des cafés, bars, cabarets, boîtes de nuit et lieux de rencontre fréquentés exclusivement par cette communauté, l'importance de la littérature et surtout le fait que des débats théoriques et des controverses naissent, annonçant les débats d'aujourd'hui sur la question de « l'intégration » des homosexuels, par exemple au Royaume-Uni et en France. Les homosexuels commencent dès cette époque à vouloir revendiquer leur normalité.

La Seconde Guerre mondiale vient mettre un terme passager à cette « libération ». En Allemagne, la persécution des homosexuels prend un tour systématique. L'historien Richard Plant avance le chiffre de 20 000 déportés homosexuels (tous pays confondus), morts dans les camps de concentration, où leur marque distinctive était le triangle rose. En France si la répression n'est pas aussi violente, le régime de Vichy pénalise néanmoins à nouveau l'homosexualité et aggrave les peines.

Il faudrait voir comment, en fonction des pays, et des décennies, les homosexuels sont traités entre les années 1920 et 1960 dans les législations et dans les faits, voir également comment ils commencent à s'organiser et à publier des journaux. Pour une large part, cette histoire reste à écrire, même si en France on connaît maintenant assez bien la genèse de l'association et de la revue *Arcadie*, fondées par André Baudry, qui jouèrent un rôle majeur à partir de 1948. Il est également possible de mesurer la place de la littérature dans ces évolutions, depuis le *Livre blanc* de Cocteau (1929), jusqu'à la trilogie romanesque de Jean Genet (*Notre-Dame-des-Fleurs*, *Miracle de la rose*, *Le Journal du voleur*, de 1946 à 1949), en passant par toutes les œuvres des « femmes de la rive gauche » (Natalie Clifford Barney, Colette, Renée Vivien, Djuna Barnes, Radclyffe Hall, Gertrude Stein, Alice Toklas...). Voir enfin, et peut-être surtout, comment les premières études statistiques sur l'homosexualité, et notamment le fameux rapport Kinsey en 1948 qui conclut un peu trop rapidement à l'homosexualité au moins passagère de 37 p. 100 des hommes interrogés, ont pu entretenir l'idée que l'homosexualité devenait un comportement fréquent. En moins d'un siècle on est ainsi passé du « pourquoi » religieux, au « comment » psychiatrique et bientôt au « combien » sociologique. C'est aussi à la manière de poser la question que les changements se mesurent.

## VI-L'homosexualité féminine longtemps passée sous silence

Si on a fréquemment tendance à confondre homosexualité masculine et féminine (et le terme homosexuel y incite), il est impossible de mêler systématiquement les deux histoires. Pour une large part, les pratiques policières et religieuses à l'égard du lesbianisme sont fondamentalement différentes de celles qui condamnent les hommes homosexuels.

Si l'homosexualité féminine a paru longtemps moins choquante que celle des hommes, c'est parce qu'on l'a entourée de silence. Depuis la poétesse grecque Sappho, vers 600 ans avant J.-C., il semble que le lesbianisme soit marqué par un grand vide : très méconnu, peu réprimé, tardivement nommé (le terme apparaîtrait vers 1600, forgé à partir du nom de l'île de la mer Égée, Lesbos, mais serait surtout diffusé par Baudelaire dans *Les Fleurs du mal*) ; plus que toute autre son histoire reste à écrire.

Il y eut certes, au XIX<sup>e</sup> siècle, les « bavardages » d'écrivains comme Théophile Gautier, Daudet, Maupassant ou même Balzac – malgré son très précoce *La Fille aux yeux d'or* –, mais ces ouvrages ne faisaient souvent que prolonger un discours profondément misogynne. De cette manière, le silence presque total des femmes elles-mêmes redoublait celui de la loi. Pourtant, entre 1905 et les années 1960, le salon sis 20 rue Jacob à Paris de Natalie Clifford Barney, Américaine surnommée « l'Amazone », va devenir le centre d'une « agitation saphique » qui n'a pas eu d'équivalent depuis. Ces femmes volages et exaltées qui arborent vestons, cravates et monocles appartiennent à la légende. Les écrivains de la Belle Époque qui ont « goûté à la brioche maudite » s'y retrouvent : Renée Vivien, Djuna Barnes, Liane de Pougy... Le salon ne désemplit pas jusqu'à la guerre. Radclyffe Hall (l'auteur du fameux *Puits de solitude*, 1928) y débarque, comme Gertrude Stein et Alice Toklas. « Je suis très capable de prévoir votre légende future, écrit Marguerite Yourcenar à Natalie Barney, [...]. On admire surtout, sans bien se l'expliquer, la durée tranquille de ce tour de force qu'est une vie libre. Je me suis dit que vous aviez eu de la chance de vivre à une époque où la notion de plaisir restait une notion civilisatrice, elle ne l'est plus aujourd'hui. » Si Natalie Barney n'a pas réussi à constituer véritablement ce que l'on peut appeler une œuvre, l'Amazone aura représenté jusqu'à la caricature le saphisme émancipateur de la première moitié du siècle.

Parmi les femmes présentes rue Jacob, Colette est certainement la plus célèbre de toutes. Son œuvre, dont la série des *Claudine*, aborde avec bonheur le thème des souvenirs féminins : la figure de la mère, les jardins de l'enfance, les secrets d'écolières, l'arrivée à Paris, enfin la découverte des amours entre femmes. Le monde de Claudine-Colette est enveloppé d'intrigues sensuelles entre jeunes filles et entre jeunes garçons. En parallèle de l'œuvre, la vie de la romancière a illustré un modèle d'indépendance féminine marqué notamment par sa revanche sur l'appropriation induite de son talent par son mari. Aux années conjugales, où elle n'est qu'une « petite mariée villageoise », succède, après le divorce, une existence transformée : elle coupe ses cheveux, fume, s'habille en homme. Ses romans, dès lors, abordent le thème de l'incommunicabilité en amour entre l'homme et la femme. Ses amours féminines, le scandale du Moulin-Rouge en 1907, où elle embrasse publiquement sa compagne Missy (ce qui entraîne l'intervention de la police et l'interdiction des représentations suivantes), son amitié avec Jean Cocteau et Jean Marais, sa liaison avec Mathilde, puis avec le jeune fils de son second mari ont forgé une image de femme iconoclaste. Cette féminité d'un genre nouveau sera l'une des sources de son ardeur et le sel de son œuvre. Ce sera également la cause du refus, par l'Église, de son enterrement religieux en 1954. Une œuvre et une vie qui ont durablement marqué l'imaginaire lesbien.

## VII-La révolution des années 1970

À travers le monde, l'acte de naissance de la « révolution homosexuelle » porte une date : le 27 juin 1969. Cette nuit-là, à New York, six officiers de police en civil pénètrent à l'intérieur d'un café homosexuel, le Stonewall Inn, au numéro 53 de Christopher Street à Greenwich Village. Descente habituelle, la visite se solde par quelques interpellations de travestis et une fermeture du café, tandis que des clients sont violemment bousculés. Simple routine. Ce soir-là pourtant, les homosexuels réagissent pour la première fois : les renforts de police sont accueillis à coups de briques... et de talons aiguilles. Trois nuits d'émeutes suivent. Pour la première fois, les homosexuels adoptent une attitude offensive. C'est la naissance du *to come out of the closet* (ou *coming out*, « sortir du placard »). Cet événement romantique, que l'écrivain américain Edmund White a pu qualifier de « prise de la Bastille » joue encore aujourd'hui un rôle important dans la mémoire collective des homosexuels.

Il serait caricatural de réduire toute l'histoire récente de l'homosexualité à cette date américaine symbolique. Pourtant, c'est bien à la fin des années 1960 ou au tout début des années 1970 que l'histoire bascule pour les homosexuels. Dans la plupart des pays occidentaux, des événements similaires ont lieu. En France, le mouvement homosexuel apparaît en 1971 dans une filiation post-soixante-huitarde évidente, même

si les luttes homosexuelles vont suivre dans notre pays un lent processus d'émancipation : après un temps de lutte identitaire centripète, replié sur une réflexion interne, le discours évolue pour se consacrer à la défense des droits de la minorité sur un mode centrifuge quasi syndical. Une évolution qui va prendre dix ans.

Tout au long des années 1970, dans la dynamique de Mai-68 et des revendications « gauchistes » des années Pompidou, la question homosexuelle devient en effet peu à peu un enjeu de société. Dans un premier temps, entre 1971 et 1979, le mouvement fut politiquement situationniste, trotskiste et bientôt maoïste, mais toujours radical et minoritaire. Les luttes se cantonnaient le plus souvent aux groupes de conscience, aux lieux de paroles ou à la découverte, entre soi, de la spécificité homosexuelle.

Un trait spécifique de ce mouvement à cette époque, valable aussi bien en France qu'aux États-Unis, est la proximité du mouvement homosexuel et du mouvement de libération des femmes. Pour s'affirmer les lesbiennes doivent d'ailleurs mener deux combats qu'elles tentent de concilier : un combat féministe pour obtenir la parole en tant que femme, un combat lesbien pour affirmer leurs droits homosexuels. Or, très souvent, les féministes refuseront d'envisager la singularité lesbienne. Cependant, comme le montre l'histoire du mouvement gay français, c'est bel et bien au sein du mouvement des femmes (M.L.F.) que les hommes homosexuels sauront s'affirmer au départ, et trouver des solidarités, avant de voler de leurs propres ailes.

Mais la rupture de 1968-1969 ne se résume pas à un vent de libération qui souffle d'Amérique. Dans les discours politiques de gauche, dans la littérature et la chanson, l'homosexualité cesse également d'être un tabou et se banalise. De nombreux établissements gays se créent. La mode évolue avec les gays et surtout l'image de l'homosexuel se virilise comme les textes clés du sociologue Michael Pollak l'ont bien montré.

Et s'il fallait un exemple de plus à cette « libération en marche », le cinéma des années 1965-1980 en serait une illustration très parlante. De *Théorème* (1968) de Pasolini à *Sebastiane* (1975) de Derek Jarman, en passant par *Les Damnés* (1969), *Mort à Venise* (1971) et *Ludwig* (1972) de Visconti, *Love* (1969) et *Music Lovers* de Ken Russell, ou encore *Le Droit du plus fort* (1974) de Fassbinder, c'est tout un art qui se met aussi au service d'une cause. Le tournant 1968-1969 est bien une rupture majeure dans les pays occidentaux.

## VIII-Normalité contre rébellion

Pour être nouveau, le débat sur l'homosexualité n'en est pas pour autant figé. Et en renouant pour une part avec des débats anciens, les homosexuels vont continuer (ils le font encore aujourd'hui) à se diviser sur la question de leur place dans la société et de leur meilleure intégration possible : rébellion ou normalité ? C'est autour de cette alternative que s'organise, notamment depuis la fin des années 1960, le débat sur l'homosexualité. Dans une filiation universaliste, une partie du monde homosexuel défend une normalisation avec ce qu'elle implique de concessions et de respect des règles de la civilité ; dans une filiation « Genet », d'autres affirment leur volonté de déstabilisation sociale et de rébellion. Deux figures, pour la France, peuvent résumer l'enjeu du débat. La première est celle de Guy Hocquenghem. En 1972, à vingt-cinq ans, ce produit exemplaire de ce qu'on appellera, dans un raccourci saisissant, « la pensée 68 » (lecteur de Fourier, Reich, Marcuse et bientôt de Deleuze et Foucault), « avoue » publiquement son homosexualité, dans la France pompidolienne, à l'occasion d'une interview fracassante publiée dans *Le Nouvel Observateur*. Du coup, ce qui devait être un témoignage singulier prend le titre collectif de « révolution des homosexuels ». En faisant ce que, depuis cette époque, on appelle son *coming out* (rendre publique son homosexualité à son entourage), en racontant sa vie, mélange instable de culpabilité et de révolte – chemin classique vers les utopies révolutionnaires –, Hocquenghem trace la voie d'un combat homosexuel radical.

Devenu écrivain et pamphlétaire de talent, Guy Hocquenghem va s'installer, durant les années 1970, comme le plus célèbre militant homosexuel français. À la tête du Front homosexuel d'action révolutionnaire (groupe radical homosexuel, le F.H.A.R. a été créé en 1971 et a disparu vers 1973), en multipliant les journaux provocants, comme le fameux périodique *Tout !* ou le numéro mythique de « Trois Milliards de pervers », Hocquenghem sera aussi l'auteur d'une œuvre radicale déterminante (notamment les ouvrages fondamentaux que sont *Le Désir homosexuel*, 1972, et *La Dérive homosexuelle*, 1977).

Ni identitaire, ni réformateur, ni alors véritablement anti-discriminatoire, le mouvement homosexuel tel que le conçoit Hocquenghem se veut révolutionnaire, refusant l'assignation des homosexuels à une identité, plus foucauldien ou deleuzien que communautaire, plus marqué par les féeries libidineuses de Jean Genet et la thématique de Pasolini que par Montherlant, Julien Green, Marcel Jouhandeau ou même Gide. À travers articles et livres, il exalte une version « anti-norme » de l'homosexuel et combat « la modernité rassurante de l'homosexuel de 35 ans à moustache et à attaché-case, qui respire avec délices l'odeur d'after-shave » de son partenaire.

Jusqu'à sa mort des suites du sida en août 1988, Guy Hocquenghem, devenu tour à tour essayiste et romancier, saura rester fidèle à ses idées malgré la reconversion, après 1981, de la plupart de ses amis gauchistes dans le socialisme de gouvernement (ce dont témoigne encore l'un des pamphlets les plus vifs de Hocquenghem, *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, 1986). C'est son talent d'avoir su anticiper, par le seul récit de sa vie et son identification au mouvement gay, l'ensemble des espoirs – mais aussi des impasses – qui guettent l'homosexuel moderne.

La seconde figure du débat normalité-rébellion s'appelle Jean-Louis Bory. Le parcours solitaire – un peu oublié – de cet infatigable militant de la banalisation du fait homosexuel s'inscrit en ombre croisée de celui de Guy Hocquenghem. Ancien résistant, signataire de l'Appel des 121 durant la guerre d'Algérie, homme de gauche proche du Parti socialiste, écrivain (il a obtenu à vingt-six ans le prix Goncourt), Jean-Louis Bory est, avant tout, critique de cinéma. Utilisant les tribunes dont il dispose, à commencer par l'émission littéraire radiodiffusée « Le Masque et la plume », Bory y défendra avec une rare ténacité un militantisme homosexuel modéré. Pour lui, l'homosexualité devrait être considérée comme banale, sinon comme facile, et tout son combat des années 1970 peut se résumer à trois de ses phrases slogan : « Ni honte, ni prosélytisme », « droit à l'indifférence », « je ne plaide pas, j'informe ».

L'influence de Jean-Louis Bory se mesure à ce militantisme réformateur dont il va devenir, presque malgré lui, le principal représentant. Il invente une nouvelle voie entre l'homosexualité révolutionnaire aux discours frappés de logorrhée gauchiste, et le militantisme respectable et un peu honteux d'avant 1968. « Il y a une réalité homosexuelle et si je suis là c'est parce que l'homosexualité existe », dira Bory lors de l'émission de télévision « Les Dossiers de l'écran » en 1975. « Je n'avoue pas que je suis homosexuel, parce que je n'en ai pas honte. Je ne proclame pas que je suis homosexuel, parce que je n'en suis pas fier. Je dis que je suis homosexuel, parce que cela est ».

Ambitionnant pour les homosexuels l'égalité et luttant contre les discriminations, Bory se préoccupe surtout de ce qu'il appelle « l'homosexualité du pauvre », ceux qui sont « rejetés par leur famille, méprisés par leurs voisins, licenciés par leur employeur, suspectés quand ce n'est pas éliminés par leur syndicat, malmenés par la police ». Mais il fera les frais d'un engagement par trop personnel : « Je suis monté au front et je reviens couvert de blessures et de décorations », expliquera-t-il peu avant de mettre fin à ses jours, le 11 juin 1979.

L'opposition Hocquenghem-Bory peut donc servir de fil rouge pour comprendre les oppositions au sein du mouvement homosexuel français (et bien au-delà) et, sur cette double lignée – une double filiation aussi – s'inscrit toute l'histoire récente de l'homosexualité en France. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Il y manque la « dépenalisation » de l'homosexualité et les « années de cendre » du sida.

## IX-Fin des discriminations

Au tournant des années 1980, une nouvelle phase s'ouvre en effet : les revendications se précisent et une mobilisation en termes de « droits » permet bientôt, en France en tout cas, la « dépenalisation » de l'homosexualité. Ce passage d'une culture révolutionnaire et minoritaire (lutte des classes défendue par les premiers militants gays) à une culture anti-discriminatoire (droits de l'homme) fut une évolution majeure pour le mouvement gay. Le Parti socialiste et François Mitterrand traduisent en acte leur promesse politique et, très vite, entre 1981 et 1983, la gauche va abolir toutes les discriminations légales qui, dans les textes, comportaient des atteintes, directes ou implicites, à la liberté du mode de vie choisi par les homosexuels. En moins d'une année, François Mitterrand, Robert Badinter, Gaston Defferre, Gisèle Halimi, Louis Joinet et Jack Lang purgent le droit français de la plupart de ses archaïsmes en matière de mœurs (circulaire Defferre contre le fichage par la police, circulaire Badinter mettant fin aux poursuites du parquet, loi Quilliot qui supprime la mention pour les locataires de devoir se comporter en « bons pères de famille », etc.), sans pour autant substituer aux textes répressifs une législation spécifique, catégorielle ou identitaire. En cela, ils ont suivi une approche universaliste qui a pour première conséquence de « normaliser » la vie des gays, et s'inscrivent ainsi clairement dans la perspective ouverte par Jean-Louis Bory.

Paradoxalement, cette filiation universaliste et intégrationniste, les années sida vont encore la renforcer. Au début, bien sûr, l'épidémie a tout chamboulé. S'il fut alors difficile de décrypter les tensions contradictoires du mouvement gay, la valse hésitation de l'action politique et les peurs de l'opinion publique, le legs principal des années de lutte contre le sida reste néanmoins aujourd'hui la mobilisation en faveur des droits fondamentaux de la personne. L'éthique de l'association Aides (fondée en 1984) reposait initialement sur le respect du secret médical, sur le principe de dépistage volontaire, sur la défense de la vie privée et du non-jugement. Elle a fait école.



Au moment où commencent les années 1990, la question homosexuelle a donc déjà été reformulée plusieurs fois : « libération » homosexuelle, logique de droits et lutte contre le sida se combinent alors et donnent naissance à un vaste mouvement gay dont la visibilité s'est accrue tout au long des années 1990.

L'« effet sida » en fut assurément l'un des éléments de cristallisation. Sujet de désarroi, de déchirement et de polémiques violentes (qu'on se souvienne seulement du « cancer gay » dont parlait la presse en 1983, du « sida mental » que stigmatisait le journaliste Louis Pauwels en 1986 et des « sidaïques » que dénonçait Jean-Marie Le Pen en 1987), c'est dans les années 1990 que la lutte contre le sida devient une cause consensuelle : les Français sourient lorsque l'association Act Up, créée en 1989, honore l'obélisque de la place de la Concorde à Paris d'un préservatif géant – rose fluo –, le 1<sup>er</sup> décembre 1993 ; ils apportent en nombre leur contribution financière lors du premier Sidaction (7 avril 1994) ; ils arborent bientôt massivement le petit ruban rouge (1994-1995) – un véritable phénomène de mode. Et si ce mouvement s'essouffle après 1996, il n'en reste pas moins une mobilisation sans précédent aux effets durables.

Cette visibilité accrue des gays fut, dans les années 1980 et 1990, également culturelle. Les revendications militantes portées par les activistes ont été amplifiées par tout un mouvement culturel, qui, dans le cinéma (de Derek Jarman à Stephen Frears, de Pedro Almodovar à André Téchiné), dans la littérature (de Copi à Armistead Maupin et jusqu'à – quoique plus singulier – Bernard-Marie Koltès), et bien sûr dans la chanson (de David Bowie à Village People, de Boy Georges à Freddie Mercury et Jimmy Somerville, sans oublier le succès de la house music et de la techno), transforme profondément l'image des gays. Le sida fut, ici encore, l'un des thèmes centraux de cette période, depuis les chorégraphies de Bill T. Jones, jusqu'aux romans d'Hervé Guibert (*À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*), en passant par les films chocs de Cyril Collard et de Jonathan Demme, *Les Nuits fauves* et *Philadelphia*, sortis en 1993 et 1994.

La création culturelle est un résumé parlant des mutations de la société française sur l'homosexualité : la pièce *Sud* de Julien Green (1953), le roman *L'Étoile rose* de Dominique Fernandez (1978), les films *L'Homme blessé* de Patrice Chéreau (1983), *Les Roseaux sauvages* de Téchiné (1994), *Ceux qui m'aiment prendront le train* de Patrice Chéreau (1998)..., quelques œuvres parmi des dizaines qui accompagnent le passage de la honte à la culpabilité, puis de la culpabilité à la liberté.

Une révolution qui est encore plus frappante en ce qui concerne les modes de vie : qu'elles paraissent lointaines ces émissions sur l'homosexualité censurées par l'O.R.T.F., ces figures de style militantes de Jean-Louis Bory dans *L'Observateur*, ces petites annonces « Chéri(e) » provocantes dans *Libération* : codes amoureux, pratiques sexuelles, visibilité des couples, les hommes et les femmes homosexuels des années 1990 ne ressemblent guère à leurs aînés. En trente ans, la libération sexuelle puis le sida ont transformé la vie des gays si profondément qu'il est difficile, à la vue du quartier gay du Marais à Paris (à partir de 1979, et surtout après 1983) avec ses bars et ses *rainbow flags* – le drapeau arc-en-ciel, nouvel emblème gay –, d'imaginer ce que fut la marginalité dépeinte par Gide et Genet, ce qu'ont été les mariages de complaisance ou l'« homosexualité noire », drague dure au cœur de la nuit urbaine. Désormais, l'homosexualité, qui se vit pour beaucoup comme un destin, et pour d'autres comme un choix, se banalise. Elle se vit de plus en plus sans fierté, ni honte.

Enfin, n'oublions pas les progrès considérables de la recherche qui commence à étudier l'histoire de l'homosexualité, ce qui était presque impensable il y a quelques années. De nombreux travaux originaux, et pas seulement au sein des toutes nouvelles *gay & lesbian studies*, permettent de mieux connaître la période de l'entre-deux-guerres, la vie de personnalités méconnues, ou les étapes de la libération gay dans les années 1970 et 1980. Car l'histoire de l'homosexualité est encore une histoire nouvelle. Cependant, il reste vrai que les homosexuels de la classe ouvrière, ou la condition des homosexuels dans les pays non démocratiques reste mal connue, sinon totalement méconnue.

Le succès croissant de la Gay Pride parachève ce mouvement : anecdotique dans les années 1970 (la première date en France de 1977), marginale à partir de 1983 et dérisoire à la fin des années 1980, la manifestation de la « fierté » gay rassemble 10 000 personnes en 1993, 20 000 en 1994, 60 000 en 1995, 100 000 en 1996, 250 000 en 1997 et n'a cessé de s'amplifier depuis lors. Elle est devenue l'une des plus grandes fêtes parisiennes, à la fois joyeuse et militante.

## X-Batailles pour une reconnaissance juridique

Cette banalisation du fait homosexuel s'est trouvée d'abord perturbée, et finalement confirmée, par le débat sur un nouveau projet de loi qui visait à donner un statut aux couples non mariés, hétérosexuels ou homosexuels : le Pacs (pacte civil de solidarité). Affrontement politique majeur – 120 heures de débats au

Parlement en témoignent en 1998-1999 –, la proposition de loi divisa initialement les partis politiques, comme les experts, mais finit par convaincre les Français (70 p. 100 y étaient finalement favorables en 2000). Ce fut en fin de compte une victoire du volontarisme en politique. Et du coup, la tolérance pour l'homosexualité s'est accrue au point de devenir « une manière acceptable de vivre sa sexualité » pour une majorité de Français (et pour plus de 85 p. 100 des jeunes de moins de vingt-quatre ans).

Cette confirmation de la « révolution homosexuelle » que nous offrent les sondages est d'autant plus significative qu'ils suivent tout au long des trente dernières années une courbe en progression constante quant à la tolérance des Français à l'égard des homosexuels. Quatre chiffres, à eux seuls, résument ce mouvement d'ensemble. À une question de la Sofres posée régulièrement depuis presque trente ans : l'homosexualité est-elle « une manière acceptable de vivre sa sexualité ? », 24 p. 100 des personnes interrogées répondaient par l'affirmative en 1973, 29 p. 100 en 1981, 41 p. 100 en 1984, 55 p. 100 en 2000.

Cette évolution qui concerne à la fois les conceptions théoriques de l'homosexualité, sa visibilité, son intégration dans le droit et dans les mœurs, son développement culturel et sociétal est en elle-même une évolution totale : une révolution. Entre Stonewall et l'activisme gay contre le sida à travers le monde, entre les premiers textes de Guy Hocquenghem et le vote du Pacs en France, il y a plus qu'un basculement : le monde qui nous entoure a changé.

La formule de reconnaissance juridique ouverte en France par le Pacs s'inscrit d'ailleurs dans une tendance réformatrice libérale apparue auparavant dans les pays d'Europe du Nord (Danemark, Suède, Pays-Bas). Contrairement à la formule française excluant clairement ces effets, certains de ces pays avaient accepté que ces nouveaux régimes de partenariat pour couples (de même sexe ou non, selon les législations) équivalent au mariage et emportent des droits de succession, voire d'adoption pour les partenaires. Depuis lors, la reconnaissance du droit pur et simple au mariage entre homosexuels par les Pays-Bas en 2000, par la Belgique en 2003 et par l'Espagne en 2005 ont relancé le débat. Avec le droit d'adoption (reconnu par la Grande-Bretagne en 2002) et les aménagements de l'autorité parentale par ces lois ou par les tribunaux, c'est toute une conception figée de la famille qui est peu à peu dépassée, où les réflexions autour de la notion d'homoparentalité et des nouvelles manières de former un couple jouent un rôle moteur.

Cette évolution ne se retrouve pas dans tous les pays européens, ni, a fortiori, dans tous les pays du monde. Mais dans les États démocratiques occidentaux, il existe néanmoins un mouvement de fond qui vise à considérer les homosexuels comme des sujets de droits égaux et à reconnaître l'homosexualité comme un choix de vie singulier aussi acceptable qu'un autre. C'est dans cette logique que le traité d'Amsterdam du 2 octobre 1997 a introduit, au titre des principes devant guider les institutions de la Communauté européenne, la lutte contre la discrimination fondée sur l'orientation sexuelle (art. 13). La fin de l'interdit homosexuel est l'une des dates clés des évolutions récentes des sociétés occidentales.

| Frédéric MARTEL

## Bibliographie

- P. ARIÈS, « Réflexions sur l'histoire de l'homosexualité », in *Communications*, n° 35, 1983
- J.-P. ARON & R. KEMPF, *Le Pénis et la démoralisation de l'Occident*, Grasset, Paris, 1978
- D. BORRILLO dir., *Homosexualité et droit. De la tolérance à la reconnaissance juridique*, P.U.F., Paris, 1999
- J. BOSWELL, *Christianisme, tolérance sociale et homosexualité. Les homosexuels en Europe occidentale des débuts de l'ère chrétienne au XIV<sup>e</sup> siècle*, Chicago, 1980, trad. franç., Gallimard, Paris, 1985
- C. COUROUVE, *Vocabulaire de l'homosexualité*, Payot, Paris, 1985
- K. J. DOVER, *L'Homosexualité grecque*, États-Unis, 1978 ; trad. franç., La Pensée sauvage, Grenoble, 1982
- W. R. DYNES, *Encyclopedia of Homosexuality*, Garland, États-Unis, 1990
- D. FERNANDEZ, *Le Rapt de Ganymède*, Grasset, 1989
- M. FOUCAULT, *Histoire de la sexualité. La Volonté de savoir*, t. I ; *L'Usage des plaisirs*, t. II ; *Le Souci de soi*, t. III, Gallimard, 1976-1984
- A. GIDE, *Corydon*, 1911, *Si le grain ne meurt*, 1920
- A. C. KINSEY dir., *Le Comportement sexuel de l'homme*, éditions du Pavois, Paris, 1948
- F. LEROY-FORGEOT, *Histoire juridique de l'homosexualité en Europe*, P.U.F.
- M. LEVER, *Les Bûchers de Sodome*, Fayard, Paris, 1985
- F. MARTEL, *Le Rose et le noir. Les homosexuels en France depuis 1968*, coll. Points-Seuil, 2<sup>e</sup> éd., 2000
- H. MAYER, *Les Marginaux. Femmes, juifs et homosexuels dans la littérature européenne*, 1975, Albin Michel, Paris, 1994
- C. MOSSÉ, « Sapho de Lesbos », in G. Duby dir., *Amour et sexualité en Occident*, Points-Seuil, 1991

- R. PLANT, *The Pink Triangle. The Nazi War against Homosexuals*, New York, 1986
- M. POLLAK, *Une identité blessée*, A.-M. Métailié, Paris, 1993
- F. TAMAGNE, *Histoire de l'homosexualité en Europe. Berlin, Londres, Paris, 1919-1939*, Seuil, 2000
- P. VEYNE, « L'Homosexualité à Rome », in G. Duby dir., *Amour et sexualité en Occident*, Points-Seuil, 1991.